



Loin du rivage

LE LOGICIEN – Cette personne a forcément un visage. J'aimerais bien savoir lequel, étant naturellement curieux.

L'ARTISTE – Est-ce que c'est si important que cela ? Est-ce vraiment elle que vous voyez ?

LE LOGICIEN – Mais oui, il me semble...

LE PHOTOGRAPHE – De toute façon, il vaut mieux qu'elle n'en ait pas un, ne serait-ce que pour des questions de prudence. (*À part, et rêveur*) Bientôt on ne pourra plus photographier personne : pour éviter des procès, il faudra décapiter systématiquement...

LE LOGICIEN – En toute occasion, moi, je regrette de ne pas savoir à qui j'ai affaire. Et si cette tête ne me revenait pas ?

LE PHOTOGRAPHE – De toute façon elle ne vous reviendra pas.

L'ARTISTE – C'est que vous voyez, non par vos yeux, mais par votre esprit. De si loin, voyez-vous les traits de quelqu'un, ou bien simplement silhouette, formes, couleurs ? Ici par exemple un T shirt rouge ? Ou bien simplement une tache rouge... Et où la voyez-vous vraiment la tache ?

LE LOGICIEN – En tout cas il me semble que je vous vois venir...

L'ARTISTE – ... plutôt où je veux vous entraîner. Loin du rivage... Dans l'eau.

LE PHOTOGRAPHE – Attention qu'il ne se noie pas.

L'ARTISTE – L'artiste est toujours un naufragé volontaire. Marre des amarres. (*Pédant*) Et les péninsules démarrées, n'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants...

LE LOGICIEN – En clair, cela veut dire quoi ?

L'ARTISTE – Qu'il ne faut jamais remplacer ce qu'on voit par ce qu'on sait. Vous savez qu'il y a une personne, vous ne voyez pas ce qu'il y a dans l'eau, ou sur l'eau.

LE LOGICIEN – Son reflet.

L'ARTISTE – Plutôt son image, qui est ici aussi réelle et présente que l'autre. Et même sans doute plus.

LE PHOTOGRAPHE – Ne serait-ce que par l'étendue de sa surface. Amusez-vous à la calculer en ce rectangle, cela vous occupera, avec votre esprit positif.

L'ARTISTE – Je préférerais qu'il voie ce qu'il y a sous les choses, sous ses pieds. Qu'il cesse d'être triomphant, qu'au moins ici il accepte de baisser sa tête.

LE LOGICIEN – Mais c'est tout flou, brouillé. Je ne distingue plus rien.

L'ARTISTE – C'est sûr, vous flottez. Comme beaucoup, et qui ne le disent jamais.

LE LOGICIEN – Et maintenant tout est possible. J'ai perdu pied. Cela me gêne.

L'ARTISTE – Tant que cela ?

LE LOGICIEN – Oui, car je ne reconnais plus rien du monde où j'habite. je regrette mon plancher des vaches...

L'ARTISTE – Où voyez-vous des vaches ici ?

LE PHOTOGRAPHE – Courage, il fait des progrès.

L'ARTISTE – Si vous pouvez parler de vaches quand vous n'en voyez pas, vous voyez bien que votre langage est tout entier troué d'absence, évoquant des réalités qui font défaut à votre perception de maintenant. Vous aussi pouvez dire des choses que vous ne voyez pas.

LE LOGICIEN – (*Protestant*) Mais j'ai simplement parlé comme tout le monde d'habitude...

L'ARTISTE – Il est normal de comparer quand on parle. Si on ne faisait que constater ce qu'on voit, ou dire ce qu'on veut immédiatement, le langage serait bien pauvre. La salière est sur la table, passez-moi le sel... On n'irait pas plus loin.

LE LOGICIEN – Pourquoi maintenant parlez-vous d'autre chose ?

L'ARTISTE – Ne régressez pas, ou ne vous faites pas plus bête que vous n'êtes.

LE PHOTOGRAPHE – Aidez-le un peu, alors.

L'ARTISTE – Soit, et je vais prendre son propre langage. Si vous admettez que dans tout ce qu'on dit ce qu'on constate objectivement et rationnellement ne constitue qu'une infime partie du discours, pourquoi alors ne pas accepter que tout le monde visible aussi est d'une extrême richesse, que chaque chose perçue, logiquement assignable par ailleurs, tende à s'émanciper, à se libérer de cette tutelle du raisonnement pour prendre d'autres formes ? Ainsi ces images brouillées que sont les reflets se libèrent pour vivre une autre vie, émancipée, autonome.

LE PHOTOGRAPHE – Et même totalement autonome, puisqu'ensuite j'ai abaissé le cadrage au point de supprimer le « sujet ». Regardez ce que cela donne dans la deuxième version.

LE LOGICIEN – Mais pourquoi ce nouveau sacrifice ?



L'ARTISTE – Il a voulu la liberté maximale des formes, sans plus de rappel du monde. Alors tout devient possible, n'importe quoi peut surgir.

LE PHOTOGRAPHE – Attention tout de même à ce « n'importe quoi »... (*Fier de lui*) N'oubliez quand même pas la composition, en oblique ascendante gauche-droite. Et aussi l'appel des couleurs, le rouge étant complémentaire du vert.

L'ARTISTE – Comme dans un tableau de Corot, où sur le fond vert dominant surgit pour l'exalter la tache rouge d'un béret.

LE LOGICIEN – Tout le monde peut voir un béret rouge.

L'ARTISTE – ...mais pas la tache rouge d'un béret. Vous n'écoutez pas ce que je

dis.

LE LOGICIEN – (*Vexé*) C'est pareil.

L'ARTISTE – Non. L'adjectif est anticipé par hypallage. Vous cherchez la définition dans le dictionnaire.

LE PHOTOGRAPHE – Ne soyez pas méprisant. Expliquez-lui.

L'ARTISTE – La figure correspond à ce qu'on voit d'abord : une tache rouge. Puis le complément du nom devient une conclusion rationnelle : d'un béret. (*Souriant*) Vous voyez bien, cher logicien, que les figures de style, loin d'être des ornements du discours postérieurs à son contenu rationnel ou raisonnable, sont bel et bien les perceptions sensibles saisies à leur racine. Ici la

tache rouge, précède non le béret, mais le T shirt. C'est ce que d'abord on voit, et c'est pourquoi avant tout et aussi après tout, irrévocablement, il y a du rouge.

LE PHOTOGRAPHE – (*clin d'œil*) ... et pourquoi le rouge est mis.

LE LOGICIEN – Donc il ne s'agit que de formes et de couleurs, rien de plus.

L'ARTISTE – Aimez-vous la musique ?

LE LOGICIEN – Certes.

L'ARTISTE – Vous fait-elle penser à quelque chose ?

LE LOGICIEN – À énormément de choses.

L'ARTISTE – De précis ?

LE LOGICIEN – Je ne sais pas. Cela change à chaque fois, sans doute.

L'ARTISTE – Et si cette photo en sa deuxième version était comme une musique visible ?

LE LOGICIEN – Je la prendrais bien effectivement pour décorer, mais pas plus.

LE PHOTOGRAPHE – Cela m'est égal, pourvu que je la vende.

L'ARTISTE – Et le flou des peintres impressionnistes, l'aimez-vous ailleurs que sur les boîtes de chocolat, les couvertures des classeurs, les sacs de dame ?

LE LOGICIEN – Vous vous moquez de moi.

L'ARTISTE – Au contraire, c'est ici que je vous comprends le mieux. Car aussi je suis comme vous. – Ou au moins un peu, n'exagérons rien...

LE LOGICIEN – Tiens donc... Pourquoi ?

L'ARTISTE – Si l'œil seulement voit, c'est aussi pauvre que si c'est seulement l'esprit. Peut-être donc pour bien percevoir la deuxième photo faut-il encore avoir le souvenir de la première.

LE PHOTOGRAPHE – C'est bien, je vais placer les deux...

L'ARTISTE – Quitter le rivage, mes chers amis, est salutaire. Mais tout autant le retrouver. Il est vrai que moins on rappelle les choses connues, plus on appelle de nouvelles choses à être. Mais le seul plaisir de la rétine, ou le vagabondage « hors sol », ne sont pas de grande richesse. Heureux qui fait le voyage, et heureux qui revient chez soi. On se perd dans la liberté totale, et, au moins visuellement, ce qui ne ressemble à rien n'existe pas.

LE LOGICIEN – Alors vous avez parlé contre votre sentiment, prêché le faux pour savoir le vrai ?

LE PHOTOGRAPHE – Quel virage pour un rivage !

L'ARTISTE – Non, je ne renie rien. Mais entre significations connues d'une part, formes et signes émancipés de l'autre, je crois que l'essentiel est le trajet. Une métaphore en poésie est intéressante quand on voit ce que l'image remplace, ou quand elle est préparée, contextualisée. Sinon, c'est hallucination, langage second, comme on parle d'état second, ou idiolecte. Pareillement ici tache rouge, dilutions vertes, sont essentielles, et ce qu'il y a de plus précieux, mais T shirt, coin de banc, bouts de rochers, et évidemment désignation de l'eau aussi comptent. Pour mesurer le chemin, il faut voir d'où l'on part.

LE PHOTOGRAPHE – Et faire voir ?

L'ARTISTE – Si vous voulez.

(16 août 2001)

© Michel Théron - 2010

